Objekttyp: **FrontMatter**

Zeitschrift: **L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages**

Band (Jahr): **1 (1907-1908)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Première année. N° 2. 1er juin 1907.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.
Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.
Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration.
Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS
Pour la Suisse, une année : **1 fr. —**
Pour l'étranger » **1 fr. 50**

AUX GORGES DE L'ESCLAVAGE

C'était au printemps. Le temps était radieux et dans l'éclat du soleil la nature paraissait s'animer de renouveau, s'égayant de couleurs encore indécises qu'enveloppaient, comme un nimbe immense, les brumes légères de l'horizon. Le lac tranquille reflétait dans le profond de ses eaux bleues les rochers nus qui bordent la route, ajoutant à cet ensemble si parfait de beautés naissantes la mélancolie de ses ondes, la monotonie de ses lignes.

* * *

Je suivais ainsi la rive depuis un quart d'heure environ, sans but arrêté, m'oubliant un peu, dans la paix sereine du printemps, aux charmes de cette poésie nouvelle, rêvant... je ne sais de quoi... de lumière, de bonheur, d'harmonie... Quand, subitement, une pensée me hanta. Plus au nord, sur le versant, le sol s'évasait puis se resserrait en forme de gorge dans le fond de laquelle s'entassaient, pêle-mêle, des fabriques aux façades crasseuses, aux cheminées noircies, aux abords sales et sans issue. Une atmosphère lourde et aromatisée d'une persistante odeur de chocolat montait des usines en action. Tout cet entassement de fabriques inélégantes et décrépites, avec des apparences de vieilles fortifications ou de casernes vous donne l'idée d'un antre, d'un gouffre où la lumière ne pénètre pas, où le soleil ne luit jamais. C'est une espèce d' « Abime » dont Zola eût découvert les secrets, dans les profondeurs duquel il eût surpris des drames, heurté des chaînes et se serait senti impressionné par le spectacle douloureux de la servitude.

Je poussai plus avant dans la gorge, et sur le chemin une femme et un enfant me précédaient. Qu'étaient-ils, où allaient-ils ? La femme, probablement la mère, petite, courbée, marchait la première d'un pas mal assuré, émue, épeurée. L'enfant, d'âge avancé déjà, la suivait, indifférent, l'allure traînante, la tête baissée, secoué parfois d'un élan de curiosité instinctive. Il avait la physionomie d'un fou, d'un dégénéré, sans expression précise, le regard étonné, la bouche souriante. Il s'arrêtait chemin faisant et regardait, sans avoir l'air de comprendre, les ateliers terreux, les machines en fonction, les courroies en mouvement; il souriait, puis reprenait le chemin que sa mère avait suivi.

Je les vis entrer dans des bureaux pour en ressortir aussitôt et reprendre leur route sans rien se dire, balancés comme des épaves que la faim pousse d'écueil en écueil. Ils entrèrent de nouveau au bureau voisin et en ressortirent immédiatement après. Que voulaient-ils ? A les voir ainsi naviguer, je pensai qu'on cherchait à faire employer l'enfant à quelques travaux d'usine. C'était probablement le fils d'un ouvrier pauvre, d'un alcoolique dont la vie dégradante avait transmis à sa trop nombreuse descendance les germes pathologiques de ses vices, les tares héréditaires de sa dégénérescence. Le pain manquant au foyer, il fallut évidemment se décider d'abandonner l'aîné à ses propres forces et de le faire travailler pour le laisser vivre, tandis qu'il aurait eu besoin de prévenances, de protection et de soins.

Cette mère et cet enfant, obligés par la nécessité de se proscrire, de se livrer à la pieuvre patronale, symbolisaient à mes yeux tout le prolétariat entier, ployé sous le joug capitaliste, obéissant aux passions des grands.

Je pensai alors à ces centaines d'ouvriers et d'ouvrières que les usines cloîtrent comme dans des prisons, cachant derrière les barreaux puissants de leurs cellules, les détenus privés du soleil, du jour et de l'espace. Je pensai à ces pauvres jeunes filles qu'à l'âge le plus tendre on livre à la fabrique, on asservit à un travail énervant, excessif, alors que leurs facultés sont incomplètement développées, que leur santé est encore frêle et chétive — à ces mères dont la maternité trop souvent torturée leur a procuré, au lieu des joies douces et sacrées de la famille, les privations du cœur, la servitude du corps, l'enfer de l'usine — à tous ces êtres humains